



SOCIÉTÉ | ÉDUCATION

Philippe Meirieu vient de publier Riposte. Un livre qui porte bien son nom tant le spécialiste lyonnais des sciences de l'éducation semble agacé par l'actuel ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer et sa défense du pragmatisme pédagogique comme des neurosciences. Il s'explique. Entretien.

Par Maud Guillot

Avez-vous écrit ce livre pour régler vos comptes car vous êtes inhabituellement offensif dans vos propos ?

Philippe Meirieu: Non, je ne règle pas mes comptes mais je fais effectivement quelques mises au point, sur ce qui me paraît important, sur une certaine amnésie pédagogique et politique. Le débat est aujourd'hui centré sur des concepts vagues comme l'efficacité de l'école. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? J'exprime aussi une réaction face au "pragmatisme" prôné par le ministre de l'Éducation nationale, pragmatisme qui se présente comme une solution technique neutre qui solutionnerait tous les problèmes.

Meirieu tacle BLANQUER

Vous considérez donc que Jean-Michel Blanquer aborde l'école avec une forme de simplisme ?

Non, mais il réagit au coup par coup, de manière désordonnée, voire politicienne, pour répondre aux émotions ou aux inquiétudes du grand public. Sans vision à long terme ni perspective globale qui donneraient du sens à tout ça.

Pourtant, Jean-Michel Blanquer est très populaire. C'est même un des seuls membres du Gouvernement qui résiste dans les sondages...

C'est normal, puisqu'il satisfait tout le monde. Il est capable de fonder l'éducation sur les neurosciences, ce qui plaît aux personnes qui veulent des réponses techniques et objectives, tout en supprimant la semaine de 4,5 jours pourtant défendue par toutes les recherches pédagogiques. Il prône les bonnes vieilles méthodes et l'autorité avec une certaine tendresse pour l'uniforme tout en évoquant Montessori comme la grande prêtresse de la pédagogie contemporaine. Il souhaite remonter la France dans les classements nationaux tout en disant aux parents que le plus important n'est pas la réussite scolaire, mais l'épanouissement de l'enfant.

C'est le "en même temps" cher à Macron !

Non, c'est le "à la fois". Le "en même temps" a pour ambition un dépassement des contradictions, avec la recherche d'un compromis. Là, ce n'est pas le cas. Il n'y a pas de colonne vertébrale dans cette politique. Sauf ce qu'il appelle le pragmatisme et

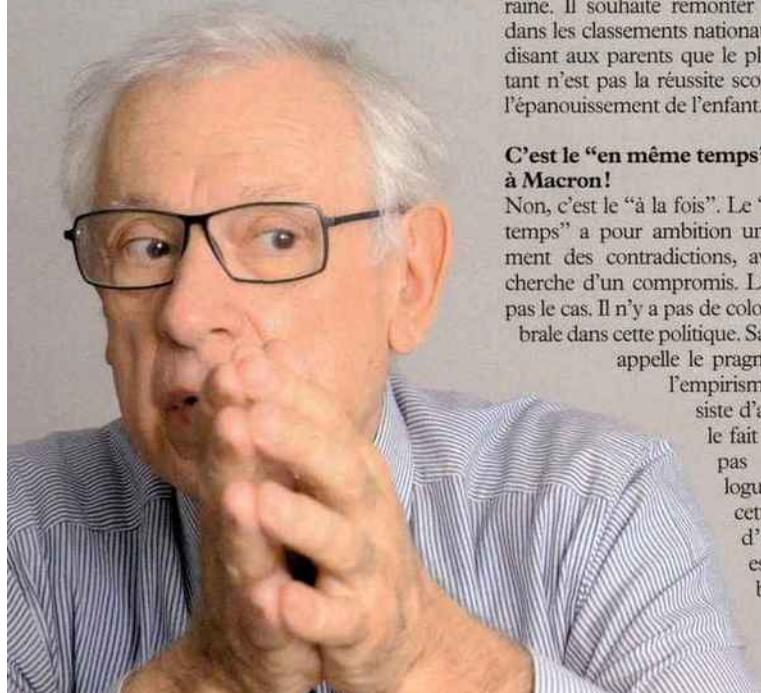
l'empirisme. Il insiste d'ailleurs sur le fait qu'il n'est pas un idéologue. Mais cette absence d'idéologie est bel et bien une idéologie.

Mais admettez qu'entre les parents qui se prennent tous pour le ministre de l'Éducation nationale et les profs qui se plaignent d'à peu près toutes les réformes, ses marges de manœuvre sont réduites...

Non, d'autres choix sont possibles. Il nous impose une idéologie libérale et technocratique. Des alternatives existent mais il faut redéfinir la finalité de l'école. Je constate malheureusement que les professeurs du privé sont mieux armés pour répondre aux parents qui contestent leurs méthodes pédagogiques, parce qu'eux, au moins, ils ont un projet. C'est un projet religieux ou élitiste mais cet objectif l'emporte sur les intérêts individuels. Le prof dans l'Éducation nationale peine à comprendre le projet éducatif dans lequel il s'inscrit, les objectifs fondamentaux autour desquels tout le monde pourrait être réconcilié. Ce qui entraîne la montée des stratégies individuelles avec des parents convaincus que leur enfant est une exception. Mais aussi une focalisation sur des résultats objectifs que sont par exemple les tests Pisa.

Selon vous, ces tests internationaux n'ont aucune valeur ?

Si. Ils sont intéressants, par exemple pour comparer l'évolution d'une génération à l'autre. Je ne les rejette pas. Les deux pays en tête dans ces classements sont la Corée du Sud et la Finlande. Avec des méthodes radicalement différentes, tout comme leurs projets de société. La Corée du Sud vise l'excellence notamment en matière scientifique avec un travail intensif et une mise en concurrence. La Finlande obtient les mêmes résultats en étant à l'opposé: on y tient compte du développement de l'enfant, avec une approche multidisciplinaire, du travail manuel, de la création artistique, des ateliers philo. Mais au final, ce sont bien ces projets éducatifs forts qui les rendent performants. Quand on souhaite que la France obtienne de meilleurs résultats aux tests Pisa, on ne nous dit pas vers quel modèle on souhaite aller!



**Vous vous dites très opposé aux évaluations nationales mises en place par Jean-Michel Blanquer...**

Oui, car on n'y évalue que des compétences techniques, pas la créativité, l'autonomie, la conscience citoyenne des élèves, alors que c'est quand même un objectif prioritaire de l'école de la République... C'est une évaluation que je qualifie de Jivaro, du nom des coupeurs de têtes, qui réduit la tête de l'enfant à sa capacité à exécuter des exercices techniques que l'on peut évaluer quantitativement à partir de questionnaires à choix multiples. On risque d'avoir des enseignants qui par réalisme ne formeront qu'aux compétences évaluées par ces tests, pour être eux aussi bien notés.

"Pourquoi ne pas regarder combien un élève a lu de livres en dehors des cours (...) ? Pourquoi ne pas regarder son implication dans des associations, sa capacité à débattre..."

Mais comment mesurer le niveau des élèves sans ces évaluations ?

Pourquoi ne pas regarder combien un élève a lu de livres en dehors des cours pour évaluer un professeur de français ? Pourquoi ne pas regarder son implication dans des associations, sa capacité à débattre sereinement sans engueuler et sans interrompre les autres. Il faut certes former les enseignants à regarder les indicateurs comme les résultats du bac ou du brevet mais la formation à la citoyenneté doit être primordiale.

Étant donné l'état de fracture de notre société, peut-on réellement espérer recréer ce projet idéal et rassembleur ?

On peut au moins en dessiner les contours. Peut-être qu'il ne faut pas se résigner à cette fracture, à la dérive des continents scolaires. On a d'un côté des écoles de centre-ville très cotées, d'autres qui s'enfoncent dans les difficultés. Peut-être qu'il faut commencer par travailler sur cette question de la mixité sociale à l'école qui est une bombe à retardement et qui n'est pas traitée par le Gouvernement.

Mais quand le Gouvernement actuel dédouble les classes de CP dans les quartiers difficiles, c'est bien pour prendre en compte ces inégalités ?

Oui, certains enseignants en sont très contents. D'autres n'ont pas apprécié le caractère un peu rigide et autoritaire de la mesure qui a remis en cause des expérimentations. Comme à Garcia Lorca à Vaulx-en-Velin. Il aurait fallu proposer deux enseignants par classe et les laisser s'organiser. Mais c'est vraiment la mesure proposée pour solde de tout compte aux REP. Car quand on regarde la réforme du lycée, elle va encore creuser l'écart entre le centre-ville et la périphérie.

En quoi la réforme des lycées accentue-t-elle cette fracture ?

Les parcours à la carte préfigurent l'enseignement supérieur. Au-delà du fait que c'est une violence de devoir décider de son avenir en seconde, on sait bien que tous les élèves ne pourront pas accéder aux mêmes disciplines. Notamment dans les lycées ruraux ou de banlieue. Je regrette aussi profondément la mise à l'écart du lycée professionnel. L'enseignement général va y être réduit de 40 %, ce qui est très grave à un moment où on aurait besoin d'avoir une formation générale, en philo, en sciences éco et sociales, permettant l'exercice du débat démocratique. On va créer des citoyens à deux vitesses.

Mais vous savez très bien que certains élèves se entraînent déjà au sein du collège unique et que les**matières générales ne les intéressent pas...**

Je ne suis pas d'accord avec vous. Ils ont envie de comprendre et de s'exprimer. Regardez le rap ou les mangas...

S'y expriment des préoccupations existentielles fortes. Par ailleurs, c'est chez ces jeunes que les dangers de la radicalisation sont les plus grands. Il faut donc leur amener de la réflexion. C'est sur la forme qu'il faut travailler. Or il existe un modèle en France, c'est l'enseignement agricole. Il est assez exceptionnel avec l'animation

socio-culturelle, l'organisation de débats... C'est une tradition du milieu agricole autour du syndicalisme chrétien. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas le faire en lycée pro ?

Mais une fois qu'on a fait ce constat, comment réinjecter de la mixité sociale et culturelle dans les établissements ?

À Toulouse, on a fermé des collèges et on a réparti les élèves dans d'autres collèges. Il faut travailler sur le renouvellement urbain bien sûr mais à court terme je propose une mesure : proportionner la dotation de l'établissement à son taux de mixité sociale, pour le privé comme pour le public. Je peux vous dire que ça changerait la donne... On pousserait les établissements à être attractifs pour des élèves de familles populaires. On peut aussi revisiter la carte scolaire, par exemple en parts de camembert, avec une partie du centre-ville et de la périphérie pour chaque établissement.

Vous êtes aussi contre les neurosciences que promeut le ministre**Le serpent de mer de l'orthographe**

"Il est incontestable que le niveau de maîtrise de la langue française écrite baisse. Chez les jeunes comme chez les adultes. Il m'est arrivé de refuser de corriger certains devoirs à l'Université. Ce phénomène a plusieurs explications. Il y a un effritement de la notion de normes. Le propre de la modernité c'est que l'individu se donne le droit de s'affranchir des règles. Ensuite le statut de l'écrit se réduit. On écrit de moins en moins et plus court. Il y a également une complexité particulière de la langue française. Je pense personnellement que notre langue a trop d'exceptions. Enfin, au niveau pédagogique, il y a une baisse de l'exigence. On substitue aux écritures longues des OCM. Avant, on écrivait trois pages par jour, ce n'est plus le cas. La correspondance et le journal scolaire sont précieux pour faire progresser en orthographe. Ce constat est inquiétant voire alarmant. Car l'orthographe et la grammaire ne sont pas des épreuves construites par les adultes pour persécuter les élèves, ce ne sont pas des règles artificielles, mais des outils pour mieux communiquer avec rigueur et penser avec clarté. La langue n'est pas l'habillage de la pensée, mais son constituant."



“Je persiste à dire que j’ai gardé le contact avec le terrain. Je suis revenu enseigner en lycée professionnel après 10 ans à l’Université”

de l’Éducation nationale...

Non, les neurosciences sont un outil parmi d’autres. La recherche doit être scientifique, mais la pratique ne peut pas l’être. Comme en médecine d’ailleurs! Le facteur humain est primordial. Enseigner c’est exercer son jugement, observer ce qui ne va pas, faire face à une situation singulière qui ne ressemble pas à la classe d’à côté. Imaginer que des recettes universelles, basées sur des méta-analyses vont permettre de dicter des méthodes infaillibles, c’est une illusion...

Mais peut-être qu’il faut essayer de nouvelles méthodes, les vôtres n’ont pas marché depuis 20 ans!

On me décrit comme ayant eu une influence déterminante sur l’évolution du système scolaire depuis plusieurs dizaines d’années. C’est me faire beaucoup d’honneur et témoigne de beaucoup d’ignorance. Certes, j’ai occupé, à plusieurs reprises, des responsabilités dans l’institution scolaire. J’ai été amené, comme d’autres, à faire des propositions de réforme. Mais, à l’exception, peut-être, des Travaux personnels encadrés au lycée mis en œuvre en 1999 puis réduits à la portion congrue par Luc Ferry, aucune des propositions auxquelles j’ai travaillé n’a été étudiée sérieusement ni reprise par le ministère de l’Éducation nationale! Imputer aujourd’hui les difficultés de l’École au règne des “gourous des sciences de l’éducation” est donc une imposture.

Vous voulez dire que vous n’avez pas été assez écouté...

Non, que ce soit sur la place de la pédagogie dans la formation et le recrutement des enseignants, l’instauration d’un “École fondamentale de 3 à 16 ans” sans rupture brutale et avec un accompagnement personnalisé, l’organisation systématique de “groupes de besoins” provisoires pour aider les élèves sur des objectifs précis, tout en les maintenant, pour l’essentiel du temps, dans des classes hétérogènes... Je défends aussi beaucoup les classes multi-niveaux.

Pourtant, elles ne sont pas très bien vues dans les zones rurales...

Oui, on fait la chasse à ces classes dans les campagnes et on pousse aux regroupements. Mais les élèves y ont un aussi bon niveau que les autres tout en étant plus autonomes quand ils arrivent en 6^e. D’ailleurs, si vous regardez bien, quel est le point commun entre toutes les écoles alternatives, dont les méthodes Montessori ou Freinet font rêver les parents? Ce sont les élèves de tous niveaux avec le pari de l’entraide. Ces différences ne sont pas un handicap mais une richesse qui crée de la solidarité. Pourquoi ne pas le tenter dans le collège? Pour défendre la coopération plutôt que l’individualisme. L’école n’est pas seulement faite pour apprendre mais pour apprendre ensemble.

Vous comprenez les parents qui font le choix de ces écoles alternatives et qui fuient le public...

Je ne leur jette pas la pierre. Ils sont inquiets. Ils ont envie d’avoir une école à taille humaine où ils peuvent être reçus et discuter avec les enseignants. Dans le même temps, je note qu’ils plébiscitent un certain retour à l’autorité. Donc ils veulent une prise en compte de la personnalité de leur enfant mais aussi des contraintes collectives, ce qui peut sembler paradoxal. En tout cas, le problème c’est aussi l’immobilisme de l’Éducation nationale face à l’innovation. Les professeurs qui s’y essaient ne sont pas pourchassés mais au moins suspectés... Ils doivent s’expliquer et prouver 100 % de réussite!

Au final, est-ce que vous considérez que vous avez été caricaturé toutes ces années?

Oui. Je le suis toujours. J’ai pu avoir quelques disciples un peu zélotes qui ont radicalisé certaines formules. Mais

il y a aussi un atavisme français: le mépris pour la pédagogie, qui vaut pour les crèches et la maternelle, pas pour le collège ou le lycée. Notre tradition est catholique, sacramentelle: le savoir y est donné comme le sacrement du curé. Mais surtout le débat éducatif en France est construit sur une opposition, entre les “instructionnistes” qui défendent le savoir et les “pédagos” qui promeuvent le respect de l’élève. Moi je pense être attaché à la fois à la transmission des savoirs mais aussi à la prise en compte des individus. Il n’est pas question de laisser l’autre là où il est mais de le prendre comme il est. Cette subtilité ne colle pas avec chacun des deux camps.

Pourtant on vous considère comme le chef de file des “pédagos”!

J’ai pu être maladroit à certains moments comme dans cette interview de 1999 au Figaro qui m’est ressortie sans arrêt*. Mais j’ai été tout aussi dur avec les dérivés du pédagogisme et par exemple les militants de l’école démocratique où on laisse les élèves apprendre comme ils le souhaitent, alors que j’estime le rôle de l’enseignant capital. Au final, j’ai été un bouc émissaire mais sans le regretter car je me suis exposé médiatiquement et politiquement. J’aurais pu rester dans mon université et dans mon labo.

Justement, on vous reproche souvent d’être hors-sol?

On me qualifie plus précisément de “pédagogue en chambre” sur les réseaux sociaux! Mais je persiste à dire que j’ai gardé le contact avec le terrain. Je suis revenu enseigner en lycée professionnel après 10 ans à l’Université. C’est ce qui me rend, je crois, crédible auprès des enseignants. De manière modeste, je dis que si je ne connaissais pas le terrain, je n’aurais pas été lu par les praticiens. “Apprendre... oui mais comment” n’en serait pas à sa trentième édition. ♦

La Riposte, Philippe Meirieu, éditions Autrement, 17 euros

** Philippe Meirieu a affirmé, dans un entretien au Figaro Magazine du 23 octobre 1999: “Il y a quinze ans, je pensais que les élèves défavorisés devaient apprendre à lire dans des modes d’emploi d’appareils électroménagers plutôt que dans des textes littéraires. Parce que j’estimais que c’était plus proche d’eux. Je me suis trompé.”*